

Faites-moi lire, SVP!



PB-PP | BC 1757  
BELGIË - BELGIQUE

Courcelles 1  
N° d'agréation : P 202127

# Nouvelles

## Mensuel de l'ASBL « Le Progrès »

(pas de parution en juillet/aout) – Dépôt : 6180 Courcelles  
Publication réalisée avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

 diteur responsable : Robert Tangre  
Rue Julien Lahaut, 11 – 6020 Dampremy  
Tél. : 071 30 39 12  
Fax : 071 30 58 30  
E-mail : robert.tangre@gmail.com  
Banque : BE17 0682 0138 1121

## Nouvelles n  232 – Mars 2020

### Histoire : L'armée belge des partisans armés.

Méthodes nazies

Leur calvaire

### Société

Baisse du QI, appauvrissement du langage  
et ruine de la pensée

Carte blanche : de la lutte contre  
la pauvreté infantile, ou l'art  
d'instrumentaliser la pauvreté

Et si on mangeait les bébés pauvres ?

Première victoire pour les « tests abeilles »  
: le Parlement recadre la Commission

En Ethiopie, les petites mains de H&M ou  
Calvin Klein gagnent 23 euros par mois

Manuela Cadelli (Association syndicale  
des Magistrats): « Nous avons une justice  
qui n'est plus indépendante, parce que  
l'austérité la cadennasse »

### Littérature

Les furtifs



# Arrêtons le massacre !

"Si l'abeille disparaît, l'humanité en a pour 4 ans."  
*Albert Einstein*

## HISTOIRE

### L'armée belge des partisans armés.

### Méthodes nazies

Un modeste intérieur d'ouvriers ... Trois petites filles : l'aînée a dix ans, la suivante huit ans, et la dernière six ans.



Sous le regard attendri de leur mère les enfants s'extasiaient devant l'Arbre de Noël. Des jouets gisaient pêle-mêle ; les bras grands ouverts une poupée semblait implorer un ourson de peluche jaune qui la fixait béatement, tandis qu'un polichinelle en guenilles ricanait, écrasé sous une chaise... Pauvres abandonnés d'un jour ! La maman souriait ; et pourtant, les cris d'admiration des fillettes ne comblaient pas l'atmosphère de quiétude...

Cela se passait chez Franz B..., un Partisan de la première heure. L'homme n'était pas rentré. Germaine, sa femme, savait à quoi s'en tenir ; elle-même secondait vaillamment son mari dans l'accomplissement de missions dangereuses. Elle connaissait Baligand, Thonet, tous les hommes du groupe. Les enfants les connaissaient bien aussi ... Au cours de veillées d'armes, les hommes n'avaient-ils pas animé les jeux des fillettes, et apporté une aide précieuse à la rédaction des devoirs... ? Les rires fusaient, on s'aimait bien, on s'amusait, on était en famille...

Germaine pensait à tout cela, ce soir de Noël. Les enfants papotaient joyeusement ; les hommes étaient dehors, à la peine... Il gelait à pierre fendre et le feu déclinait dans le vieux poêle en fonte. « Allons, les enfants, voici l'heure de vous mettre au lit. Vous

jouerez demain tant que vous voudrez, avec papa. Les enfants dormaient, ou bien rêvaient dans un demi-sommeil... Demeurée seule, la femme remit un peu d'ordre dans la maison en attendant le retour de son mari...

Il portait sous le bras un paquet volumineux.

« Qu'est-ce que c'est, Franz ?

Dynamite.

-Il faut la cacher tout de suite.

-Nous aurons le temps demain.

-Non, tout de suite !

-Allons donc !

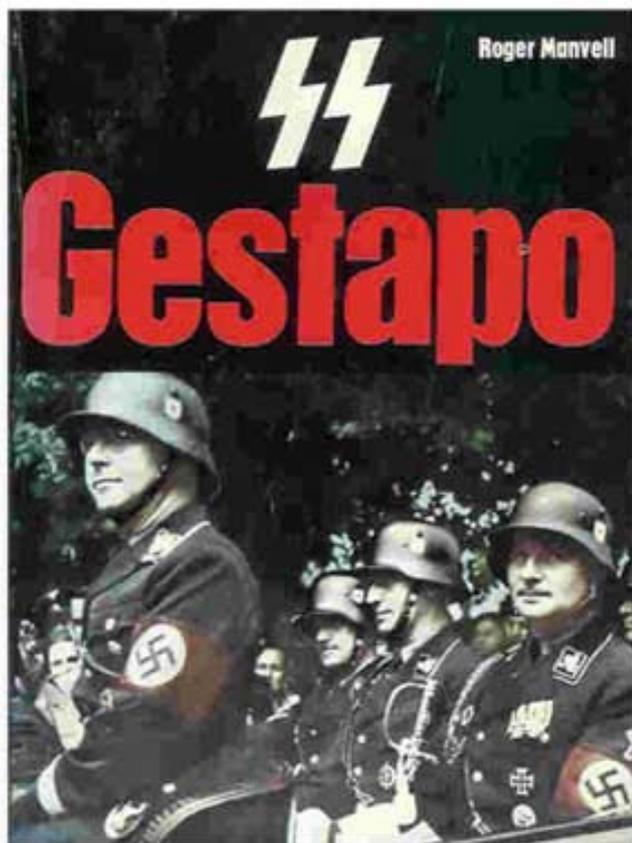
Tu vas me faire croire que tu as peur.

-Je n'ai pas peur, mais j'ai l'impression que tout ne tourne pas rond. Franz, il ne faut pas commettre d'imprudence, sinon... »

B... haussa les épaules, mais Germaine poursuivant son idée descendit à la cave et déplaça un tas de houille pour y enfouir le colis compromettant. Charmant réveillon !...

Quand les époux gagnèrent leur chambre à coucher, la nuit était bien avancée. C'était l'heure où là-bas, près de la gare de Marchienne, des camarades vendus par le traître Pâquet se voyaient pris au piège. Franz, rompu de fatigue, ne tarda pas à s'endormir. Germaine ne put fermer les yeux. Epiant le moindre bruit, sentant grandir son appréhension, elle attendait...

Elle revoyait les figures sympathiques de tous les Partisans habitués de la maison, laquelle s'était transformée en petit arsenal... Dans la cave : dynamite, au grenier : des pistolets, des munitions, des grenades, le tout bien dissimulé... sous la tablette, à côté du lit, deux feuilles de papier que les Allemands seraient heureux de posséder.



Un claquement de portière ! La femme sursauta et son cœur se mit à battre plus fort. Fébrilement, elle secoua son mari, lui tapota les joues...

« -Franz ! On vient te chercher.

-Tais-toi, tu es folle... »

Hélas ! Des coups violents ébranlèrent portes et volets, et le sol durci retentit des pas lourds foulant le jardin derrière la maison. Les appréhensions de la « Partisane » se réalisaient.

-Ouvrez ! Police allemande !

Germaine ne perdit pas son sang-froid.

-Les papiers ! Et ton revolver là, sur l'appui de la fenêtre !

Fiévreusement, Franz et sa femme avalèrent les feuillets accusateurs. Mais les fillettes affolées avaient quitté leur lit. Leur père les rassurait de son mieux. Germaine vérifia le cran de sûreté du revolver et le

tendit à l'aînée.

-Tiens ! Cache ça, bien vite.

Puis se baissant devant ses petites et leur tenant les mains : « Mes enfants, vous devez être courageuses. Les sauvages sont là ? Je vous avais dit qu'ils viendraient un jour. Ne craignez rien, ils ne vous feront pas de mal. Mais répondez-leur que vous ne savez rien ; sans quoi, vous ne reverrez plus papa... »

Comme des forcenés, les Boches martelaient la porte. Germaine ouvrit la fenêtre...

« -Qu'est-ce qu'il y a ?

-Descendez ! Police allemande.

-Bien , j'arrive... »

Germaine jeta une couverture sur ses épaules et descendit. B... embrassa ses enfants et les renvoya doucement dans leur chambre. L'homme a-t-il jamais su que l'aînée de ses filles venait de glisser le revolver contre son petit corps, dans la ceinture de son pyjama ? Les fillettes apeurées se serraient tout trois dans le même lit.

En bas, le drame suivait son cours. Armés jusqu'aux dents les Boches firent irruption dans la maison en hurlant :

-Haut les mains !

Germaine simula l'étonnement...

« -Pourquoi ? Avez-vous peur d'une femme ? Que se passe-t-il ?

-Où est votre mari ?

-il s'habille. »

Deux soldats bondirent, mais déjà B... venait à leur rencontre. Sans ménagements, ils le poussèrent au milieu de la pièce et lui ordonnèrent de s'asseoir.

## Nouvelles

Deux hommes le tinrent en respect et les autres commencèrent à fouiller la maison. Ils grimpèrent à l'étage ; Germaine les suivit... On vida toutes les armoires, les coffres, les tiroirs... On éventra les matelas, y compris celui de la plus jeune des fillettes. Heureusement les Boches négligèrent le lit où les trois fillettes s'étaient blotties. Au grenier, ils soulevèrent les lattes du plancher et renversèrent un petit mur d'entre-deux. Peine perdue ! Rien ne fut découvert.

Ecumant de rage, les brutes revinrent au rez-de-chaussée. La même scène recommença. Germaine jouant l'innocence, aidait les Allemands dans leur besoin et ouvrant elle-même les armoires, en culbutant une manne de linge ou un tiroir... Rien n'échappait aux investigations... Soudain, les sauvages ricanèrent. S'approchant de l'arbre de Noël, ils décrochèrent puis écrasèrent un à un tous les objets décoratifs... Rien !



Confus et peut-être honteux de l'inutilité de leurs exploits, les Boches mâchonnant des menaces cherchèrent autre chose à détruire. Ils s'acharnèrent sur les pauvres petits jouets, éventrèrent l'innocente poupée, l'ourson minable et l'infortuné polichinelle. Pas le moindre bout de papier n'émergea de cet amas de chiffons et sciure poudreuse... Dououreusement émus en face du massacre stupide, les deux époux se regardaient en hochant la tête...

Restait la cave... Nous abrégeons pour dire tout de suite qu'après une heure d'efforts, les Allemands découvrirent la dynamite ! Germaine se tenait appuyée contre le garde-fou quand un soldat rentra

dans la cuisine en portant prudemment une caisse qu'elle reconnut aussitôt. Un plan merveilleux se fixa subitement dans l'esprit de la vaillante « Partisane » et une comédie magistrale fut jouée. Les Boches la suivirent avec intérêt sans se douter un instant qu'une femme hardie, aussi responsable que son mari, les roulait comme on roule des conscrits, Germaine, furieuse, bondit, empoigna son mari aux épaules et rugit en le secouant vertement :

« -Qu'est-ce que c'est que ça ?

-De la dynamite, répondit B... d'un air détaché.

-Pour quoi faire ?

-Ça ne te regarde pas. »

La femme trépigait de colère parfaitement simulée.

« -Tu n'as pas honte ? Qui t'a donné ça ? Réponds-moi ! Qui t'a donné ça ?

-Ça ne te regarde pas ! »

Repoussant Germaine, les Boches questionnèrent à leur tour :

« -Qui vous a remis cela ?

-Un inconnu.

-Où habite votre ami René ?

-Puisque vous êtes si bien renseignés, cherchez-le vous-mêmes. »

Un coup de poing en pleine figure fit chanceler le Partisan. Puis les horions se mirent à pleuvoir, mais ni B..., ni sa femme ne desserrèrent les dents.

Pour Germaine surtout l'épreuve fut terrible : voir battre un homme, son homme désarmé ! Mais il fallait penser aux enfants ! Enfin, les sauvages emmenèrent leur proie. La femme courut retrouver ses enfants...  
« -Ne pleurez pas, mes chéries, tout ira bien. Mais

## Nouvelles

n'oubliez pas que si vous dites un seul mot vous ne reverrez plus papa ; les bandits le tueraient...

La pauvre femme s'assura que nulle garde n'était demeurée autour de la maison, puis elle passa le reste de la nuit à évacuer les armes et les cacher dehors. Vers cinq heures du matin, les enfants se levèrent. Les malheureuses fillettes sanglotaient ; leur papa chéri venait de leur être enlevé. La vue de leurs jouets déchiquetés et de l'arbre de Noël mutilé n'accrut pas leur douleur ; c'étaient déjà de vaillantes petites femmes !

Germaine emmena les pauvrettes chez la sœur de son mari et chargea cette dernière d'aller aux nouvelles chez René. La messagère revint éplorée. Les Allemands perquisitionnaient chez le camarade et Franz était toujours avec eux... « J'ai tout de même pu embrasser mon frère, dit la femme. À ces mots, Germaine se dressa : « Pourquoi pas moi et les petites ? » Habituee de la maison de René, elle en fit le tour. À la vue des enfants, la sentinelle eut la générosité de ne pas s'interposer. Franz B... put embrasser une dernière fois ses trois petites filles. Puis il tourna les yeux vers sa femme. Risquant le tout pour le tout, Germaine s'élança et, dans un baiser d'adieu, elle eut le temps de glisser à son homme : « Il n'y a plus rien à la maison. »

### Leur calvaire



*Tinclair*

Voici César, l'un des partisans victime de la trahison du 23 décembre 1942 et rescapé des bagnes nazis. Nous lui demandons de nous faire part de quelques souvenirs. Il y consent de bonne grâce...

Que voulez-vous que je vous dise. Mon histoire est bien simple. Sur la fin de 1940, je me suis attaché comme tant de camarades à la propagation de la presse clandestine et aussi au service de solidarité à peine naissant.

En 1941, nous passâmes à la résistance active. Nous nous essayâmes au sabotage soit en coupant des boyaux de freins Westinghouse soit en remplaçant l'huile de graissage des wagons par des poignées de sable et aussi en incendiant des réserves de bois de mine.

Malheureusement l'arrestation de Tinclair survenue sur le pont de Marcinelle vint entraver notre action. La perte de ce camarade nous laissait dans le plus complet désarroi. Mais Victor Thonet vint donner une impulsion nouvelle à notre organisation. Puis, ce fut une longue série de sabotages... au charbonnage du Bas-Long-Pré, à la Fabrique de fer puis au charbonnage du Cazier de Marcinelle.

Vous savez tout cela ? Oui et aussi l'exécution du traître Theugels, n'est-ce pas ? Ce soir-là, j'assurais la protection de V ... avec G ..., B ... et F ... Au moment où le fameux rexiste frappait à la porte de l'arsenal des pompiers où sa voiture était garée, V ... l'abattit de trois balles de revolver. Puis, nous partîmes chacun de notre côté.

Nous avons eu moins de chance vis-à-vis du bandit De Heug, à Mont-sur-Marchienne. L'individu se présenta à une fenêtre de l'étage et l'un de nous fit feu prématurément. De Heug ne fut pas atteint et le lâche l'éclipsa prestement. En désespoir de cause, nous lançâmes une grenade dans la maison avec un piètre résultat, je dois l'avouer...

En ce qui concerne Demaret de Ransart, vous êtes certainement au courant.

Que je vous parle de l'affaire de Luttre ? Pas très compliquée. Nous étions dix et nous procédions tranquillement au dynamitage d'une dizaine de locomotives, d'une grue et de la centrale électrique. Cependant que deux ou trois de nos hommes maintenaient sous bonne garde les ouvriers rencontrés dans les ateliers. Non, nous ne vîmes pas d'Allemands mais on m'a dit que des soldats se trouvant çà et là dans les environs coururent se mettre à l'abri dès les premières explosions ;

Nous avons aussi exécuté une action du même genre à Bellecourt mais alors quinze partisans furent

## Nouvelles

mobilisés. Résultat : dix locomotives démantibulées et pour employer nos dernières cartouches, nous avons fait sauter un aiguillage.

Vous ai-je parlé du charbonnage du Petit-Try de Lodelinsart ? Comme au Cazier, nous avons mis la main sur 300 kilos d'explosifs et ensuite, nous avons fait sauter les machines d'extraction. Nous nous étions réunis par petits groupes dans le bosquet proche du charbonnage, en tout une vingtaine de P.A. Deux hommes manquaient à l'appel : ils s'étaient trompés de route. Je me souviens de quelques noms : V ..., F ..., W ... et le beau-frère de ce dernier dont je n'ai retenu que le nom de guerre : Titi. La plupart d'entre nous étaient armés de revolvers mais quelques hommes ne possédant que des matraques.

Vers minuit, nous nous approchâmes. V ... escalada le muret s'empressa d'ouvrir la porte. J'entrai aussitôt et nous maîtrisâmes le gardien se trouvant dans ce que j'appellerai le corps de garde. Tous les camarades entrèrent à leur tour et nous arrê tâmes l'un après l'autre les veilleurs effectuant leur ronde et les ouvriers travaillant à la surface.

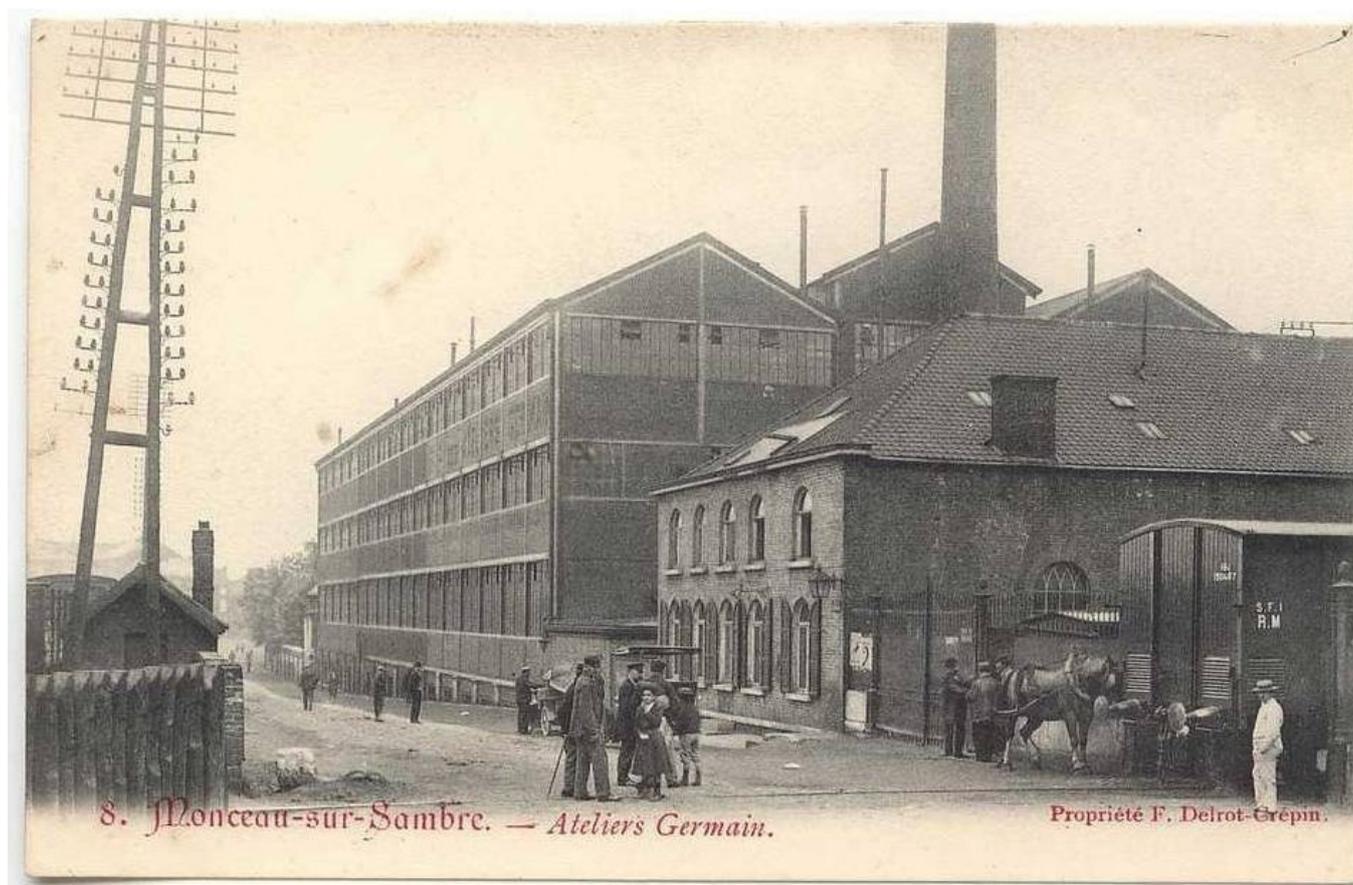
Je dois dire que tous ces gens firent preuve de bonne compréhension. Nous les fîmes descendre dans les sous-sols et l'action proprement dite fut alors entreprise. Il est impossible de-vous conter tous les détails car je restai de garde à l'entrée. Mais ce que

je peux vous dire c'est qu'à mi-temps de l'opération, deux gendarmes se présentèrent à la porte du charbonnage. Ils y furent désagréablement surpris de l'accueil mais, bon gré mal gré, ils durent se soumettre. Un revolver braqué vous inspire souvent la docilité. Les braves pandores furent donc conduits après des autres prisonniers. Ils protestèrent bien rageusement mais en fin de compte, ils se résignèrent.

Comme je vous l'ai dit, nos hommes remontèrent de la mine 375 kilos de dynamite dont 300 kg servirent à la destruction des machines. Bien entendu, le reste fut emporté pour nos besoins ultérieurs.

Mon arrestation ? Oui, c'est vrai, on m'appelle le miraculé. Cette histoire est incroyable et pourtant ... Vous savez qu'une vaste opération était projetée pour le 25 décembre 1942. En vue de certains préparatifs, j'avais rendez-vous avec Thonet et Decelles le 23 décembre à 9 h 30 du matin en face de la cabine des Ateliers Germain à Marchienne-au-Pont. J'arrivai le premier sur place mais je n'attendis pas longtemps Car Decelles s'amena bientôt. Au moment où nous échangeons une poignée de mains, une douzaine d'Allemands surgirent, dessinant un mouvement équivoque. Presqu'aussitôt, nous nous rendîmes compte de leur véritable intention. Ils essayaient de nous cerner. Comme j'avais en poche un revolver chargé et n'ayant aucune grâce à espérer, je décidai de jouer mon va-tout et je m'enfuis en direction de Monceau-sur-Sambre





Un premier coup de feu claqua derrière moi. Je sortis mon revolver et me retournai. De celles était déjà tenu en respect par deux boches et les autres s'élançaient à ma poursuite.

Tout en courant, je tirai plusieurs coups de revolver dans leur direction. Mais les salauds, mieux placés et mieux armés obtinrent un meilleur résultat. Une balle me blessa légèrement à la tête... Puis au moment où je me retournai, je reçus deux balles dans la poitrine, l'une de celles-ci n'est pas encore extraite à l'heure actuelle. Un quatrième projectile me fracassa le coude et je lâchai mon pistolet. Finalement, une cinquième balle m'atteignit à la cuisse, traversa les chairs, ressortit près de l'aîne et, avant de se perdre me causa encore une blessure plus épouvantable que les autres.

Le croiriez-vous ? J'étais demeuré debout ! Des témoins peuvent vous l'affirmer. Je me trouvais juste en face de l'entrée des Ateliers Germain et le personnel de cet établissement vit la fin du drame.

Les partisans armés dans la région liégeoise (seconde partie) Les Allemands me rejoignirent. Ils m'assénèrent sur le visage deux violents coups de crosse de mitraillette, me fendant les arcades sourcilières et brisant mes lunettes dont les fragments de verre me causèrent aussi quelques blessures.

Voyez ce cicatrices... Inutile de vous dire que, cette fois, je m'écrulai et perdis connaissance. Je n'ai moi-même connu la suite que par le récit des ouvriers qui assistèrent, tremblants d'impuissance, à une scène de cruauté inouïe. Les Allemands me piétinèrent puis me recouvrirent d'un vieux sac et me laissèrent pour mort. Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite. En quelles circonstances, les boches constatèrent-ils que j'étais encore en vie ? Toujours est-il qu'une voiture d'ambulance me transporta à l'Hôpital Civil de Charleroi où je reçus les soins du docteur Sœur. Soins sommaires, on peut le dire car je ne restai là qu'une heure seulement et on m'embarqua pour l'hôpital Brugman de Bruxelles. J'y fus installé dans une cave... peut-être les Allemands redoutaient-ils mon enlèvement ?

Cinq jours plus tard, on me transféra à l'infirmerie de la prison de Saint-Gilles. J'étais hors de danger : je devais la vie au fait que mon sang s'était coagulé rapidement, empêchant ainsi l'hémorragie fatale. A peine rétabli, je fus mis en cellule et le 6 mars 1943, je partis pour Breendonk où je retrouvai tous mes camarades de Charleroi et du Centre. Ce que j'ai vu à Breendonk ? Mais vous le savez, sans doute. Tant d'autres ont dû vous raconter déjà ce qui s'est passé là-bas

La tenue rayée des forçats ... la faim ... le travail en sabots ... et toutes les misères.

## Nouvelles



*Martin Weiss*

Les atrocités ? Mais ça faisait partie de l'ordinaire. Comme les autres, j'ai vu Weiss, la brute, battre un prisonnier russe. Le malheureux s'est écroulé ? Alors, le monstre lui maintint la tête dans le sable en lui écrasant la gorge sous sa lourde botte ferrée... Et quand le pauvre Russe voulut regagner sa chambre, il tomba mort enfin délivré de cette vie horrible. Vie horrible à laquelle, nous tenions tous, cependant. Oui, malgré Weiss, malgré les boches, malgré les souffrances, nous voulions vivre. Vous m'entendez : « Nous le voulions ». Et c'est parce que nous le voulions en commun, en nous aidant que beaucoup d'entre nous en sont revenus. Ah ! si tous les hommes voulaient, il n'y aurait jamais de Breendonck Mais les hommes ne comprennent pas comme nous avons compris là-bas. Il faut souffrir pour comprendre. Je sais bien que ce genre de discours n'est guère intéressant. Vous préférez que je continue à vous parler de monstruosité ?

C'est étrange comme on aime à se repaître de ces histoires. Mieux voudrait en étudier la cause et le remède. Enfin, soit ... Je vais donc vous raconter que Weiss, boxeur de profession a battu, certain jour, à coups de poings un Juif qui n'avait plus la force de travailler. Un autre bandit nommé Oblat acheva

le malheureux d'un coup de pelle qui lui fit sortir toutes les dents de la bouche. C'était épouvantable, Monsieur. Et nous n'osions rien dire ... au moindre geste, nous aurions subi le même sort.

J'ai vu pendre des hommes par les poignets tirés derrière le dos. J'ai vu ces hommes, les bras désarticulés, retomber sur le sol en gémissant. J'en ai vu jeter dans l'eau glacée des fossés. On leur écrasait les doigts quand ils s'accrochaient aux bords... Non, il ne m'est rien arrivé de pareil ... Je n'en serais pas revenu ... J'étais si faible à cause de mes blessures

Et les cris, les supplications ne faisaient qu'exciter la rage des criminels. Celui qui faiblissait était voué à la mort.

Un jour, alors que, tête baissée, je poussais une benne, quatre ou cinq coups de cravache s'abattirent sur mes épaules. Mon gardien avait sans doute quelque chose à me dire car les coups étaient la seule façon de parler des geôliers nazis. Et quand ils ouvraient la g... c'était pour rugir. J'ai supporté les coups en serrant les dents et je n'ai jamais su ce que voulait mon bourreau.

Un autre jour, alors que je subissais les mêmes sanctions injustifiées, je levai la main pour parer les coups. La brute qui me frappait en profita pour m'accuser de l'avoir menacée. Imaginez-vous ce qu'il me fallut de force, de volonté pour ne pas sauter à la gorge du bandit, pour ne pas lui crier toute ma haine et pour ne pas pleurer. Je voulais vivre, Monsieur, et je n'ai rien dit.

Le 15 mars 1943, j'ai bien cru que tout était fini. Hurlant plus que d'habitude, les S.S. pénétrèrent dans notre chambre. L'un d'eux avait en main une liste : une liste de numéros car nous n'étions plus désignés que par des chiffres.

Dix prisonniers devaient être fusillés ce matin-là et trois hommes de notre chambre étaient du nombre. L'appel fatidique commença : « Numéro 1852 »

Je frémis de tout mon être. Je portais le numéro 1854 et il fallait trois hommes pour le poteau. Je pensai à ma femme arrêtée avec moi pour délit de presse clandestine et dont j'étais sans nouvelles depuis si longtemps. Mon cœur se serra. Devais-je abandonner tout espoir de la revoir ?

« 1855 ! »

## Nouvelles

Le malheureux 1852, si j'ai bonne souvenance ce devait être notre camarade Falise était déjà sorti. J'entendais le bruit lugubre de ses sabots sur le pavé et déjà le 1853 était déjà poussé dehors à coups de cravaches. Mon cœur s'arrêta-t-il ? Ou bien... Je ne sais plus, je n'ai jamais su... Je ne tremblais pas, je ne pensais plus à rien ... J'entendis un numéro et je vis qu'on frappait un malheureux qui se cognait au mur en sortant. On avait appelé le 1855, un aveugle.

Une foule de pensées tourbillonna un instant dans mon cerveau. J'étais sauvé momentanément. Mais pourquoi avait-on sauvé mon numéro ? Les boches ne me réservaient-ils pas une fin plus raffinée que la fusillade ?

Là-bas, dehors, le bruit des sabots s'éloignait. Les camarades s'en allaient vers la mort. Mais les assassins n'étaient pas au bout de la liste. Dans la chambre 12, ils ne prirent qu'un homme. Dans la chambre 13, ils appelèrent le brave Martial Van Schelle.

Une heure plus tard, nous entendîmes les salves meurtrières avant de passer nous-mêmes au poteau ou succomber sous les coups de Weis et de ses acolytes.

Le 1<sup>er</sup> avril 1943, on nous évacua de Breendonck. C'était pour nous ramener à Saint-Gilles. Nous étions toujours au complet soit une quarantaine de partisans capturés dans la région de Charleroi et dans le Centre. On nous entassa dans un grand baraquement érigé au milieu de la cour de l'immense prison. Mais cette salle n'était que provisoire, les boches ne nous y laissèrent qu'une nuit. Nous l'avons bien regretté car une tentative d'évasion se tramait déjà.

Je dois vous dire que Thonet en était l'instigateur. Oui, Thonet qui, en arrivant eu rendez-vous de Marchienne, le 23 décembre 42 avait assisté de loin à l'arrestation de Decelles et à ma triste aventure. Lui-même avait été surpris le même jour, à 1 h de l'après-midi, en son domicile illégal à Fontaine-l'Évêque.

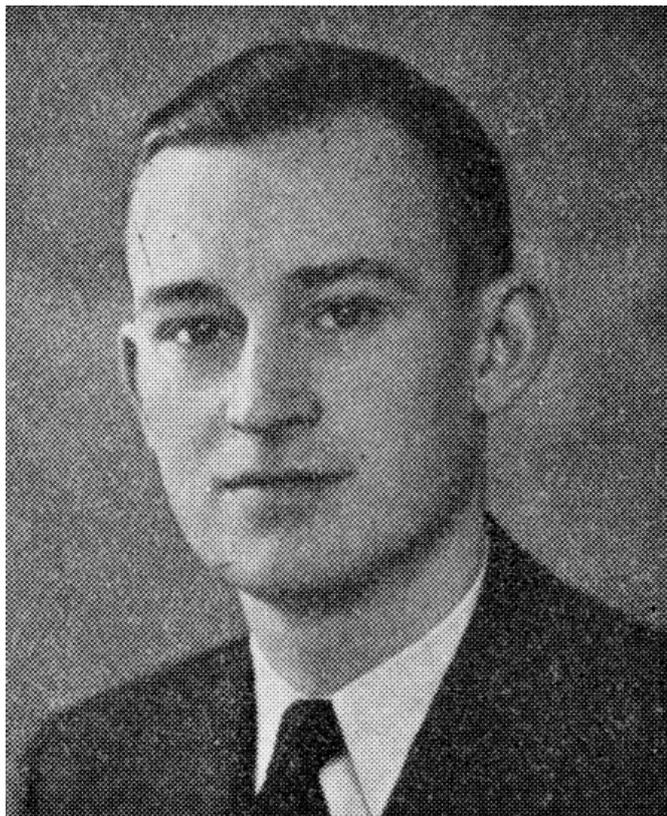
Dans l'impossibilité de le prendre vif, les Boches l'avaient abattu d'une balle dans la nuque. Le projectile était ressorti par la bouche sans toucher un os, sans briser une dent. Et notre chef, remis sur pied huit jours plus tard avait suivi le même chemin que tous les camarades : Charleroi – Saint-Gilles – Breendonck pour revenir à Saint-Gilles. Après une nuit passée dans le baraquement, nous fûmes donc enfermés par groupes de quatre dans une même rangée de cellules. On nous appelait « les pelés » à cause de nos cheveux coupés ras. Les boches y voyaient l'indice de dangereux terroristes et les autres détenus y puisaient un sentiment de pitié. Pour les uns, nous étions l'ennemi numéro 1. Pour les autres, nous étions les réprouvés.



*Martial Van Schelle*

Une nuit, nous fûmes tenus en haleine par un va-et-vient inaccoutumé. Des cris, des pas pressés, des ordres brefs, des claquements de portes. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Comble de l'étonnement, la porte de notre cellule s'ouvrit, livrant passage quatre soldats allemands qui, sans préalable, se mirent à nous frapper à coups de crosses et de cravaches. Nous ne connaissions pas le motif de cette brutalité, nous souvenant de l'expérience de Breendonck, nous subîmes sans révolte ce nouveau supplice. A la fin, les boches se retirèrent, nous laissant pantelants, hébétés, meurtris, brisés de fatigue, de souffrance, de détresse. Le lendemain matin, on nous introduisit tour à tour dans le bureau du commandant où devait avoir lieu notre interrogatoire. On sait ce que cela veut dire

Dans le couloir, nous croisâmes Franz Michiels\* qui sortait de l'épreuve, la figure ensanglantée, les yeux tuméfiés, méconnaissable. Nous apprîmes bientôt ce qui avait déclenché cette explosion de rage. Michiels, Thonet, Maufort et Geenen avaient attiré le gardien allemand dans la cellule, l'avaient étranglé puis avaient ouvert les portes de nombreuses cellules. Hélas, comme vous le savez, la tentative d'évasion générale devait échouer. Michiels connaissant la langue allemande était spécialement visé par les boches à la recherche d'un détail sur l'affaire et sur d'éventuelles



*Geenen Raymond*

complicités. Le malheureux supporta le poids le plus lourd des représailles et pourtant, il tint bon comme ses camarades.

Pour nous qui étions demeurés étrangers à cette entreprise, l'affaire se simplifiait. On pouvait nous battre, nous torturer à loisir, face contre le mur, nous ne courrions pas le risque de dévoiler quelque chose car nous ne savions rien. Devant ce qu'ils croyaient un entêtement de notre part, les nazis ne ménagèrent pas leurs procédés. Quelques jours plus tard, le 12 avril pour être exact, au cours de la promenade, nous apprîmes que nos quatre camarades avaient été condamnés à mort par le tribunal militaire.

Je ferme les yeux et je les revois tous les quatre : Maufort ...Thonet ... Geenen ... Michiels ... de braves typas. On les a fusillés le 20 avril au Tir national

Le 89 mai, nous fûmes tous embarqués pour l'Allemagne. Toute ma vie, je me souviendrai de ce voyage. La dernière vision d'une gare familière, le défilé de nos paysages et ces gens aperçus tout le long des vies, des gens de chez nous qui ne savaient pas ...

Nous échouâmes à Bochum où nous ne restâmes que 20

jours. De là, nous partîmes pour le camp d'Esterwegen où l'on nous dispersa par groupes de deux ou trois hommes dans d'immenses baraques abritant chacune une centaine de forçats. Après neuf mois de séjour dans ce camp, nous fûmes séparés et expédiés vers des bagnes différents. Je fus transféré à Bayreuth puis à Kaischem où j'eus la joie de retrouver quelques camarades parmi lesquels Druine, Frans Boeykens, Henri De Lannoy, François Verbeeck, Maurice Brichaut, Sylvain Baligand, oncle de Raoul et Marnette.

Le 18 septembre 1944, nous savions que la Belgique était libérée et nous pensions que l'avance foudroyante des alliés ne se ralentirait pas. Nous estimions, en de longues et fiévreuses discussions, le temps que mettraient les armées libératrices pour atteindre notre camp.

Hélas, ce fut à ce moment-là qu'on nous remit l'acte d'accusation selon lequel nous allions comparaître devant le tribunal militaire. Les boches paraissaient vouloir régulariser notre procès, donner un semblant de justice à la comédie qui se préparait car il n'y avait aucun doute sur la sentence : la mort. Et pour nous annoncer cela, les salauds choisissaient le jour où nous envisagions la fin de la guerre. Le 21 septembre, nouveau coup de théâtre, on nous reprit nos papiers, notre procès était ajourné. Cette chance était due au fait que Hitler venait de décréter la guerre totale. Tous les hommes du Reich devaient se consacrer exclusivement aux besoins du front.



Nous avons échappé pendant presque deux ans à ce fameux procès à cause de nos déplacements répétés. A peine étions-nous installés quelque part dans tous les coins d'Europe et les dossiers qui nous concernaient devaient nous suivre dans ce brassage immense où l'organisation allemande était mise en défaut par sa barbarie. Nous bénéficiâmes d'un nouveau sursis mais les

## Nouvelles



boches ne comptaient-ils pas nous exterminer sans l'emploi des armes ?

L'hiver s'écoula, le plus cruel depuis mon arrestation. La maladie faisait de terribles ravages parmi les prisonniers. D'autre part, les événements étaient moins réconfortants : les alliés s'étaient arrêtés à la frontière allemande. Il y eut l'offensive Von Rundstedt dans les Ardennes. Nous étions N. N. et pourtant nous recevions des nouvelles de l'extérieur mais celles que nous désirions le plus ne nous parvenaient pas. Nous ne savions rien de nos familles. Une inquiétude mortelle m'envahissait. Qu'était devenue ma femme ? Avait-elle été libérée ? N'avait-elle pas dû subir les mêmes tourments que moi-même ? Y avait-elle résisté ?

Au début du mois de février 1945, nous fûmes transférés à Dachau. Je ne vous parlerai pas du voyage jalonné de cadavres. Dans ce camp maudit, les tourments les plus raffinés nous attendaient. La faim, les coups, la dysenterie étaient notre sort quotidien. Par centaines, par milliers, les hommes succombaient.

Tous les jours et dans chaque baraquement, quatre ou cinq malheureux étaient découverts, morts, squelettiques. On jetait les cadavres dans la cour. Vous entendez bien : « On les y jetait ». On les déshabillait et les pauvres corps complètement nus restaient là exposés, image perpétuelle de notre fin à tous, à plus ou moins brève échéance. Qui pourra dépeindre ces visages émaciés, ces yeux sortant de leurs orbites, ouverts sur une vision que Dante n'eût pas osé évoquer. Ces corps décharnés, ces membres qui claquaient comme du bois sec près à se briser. On leur attachait au pied un bout de carton portant un numéro et les vêtements étaient emportés pour couvrir, demain, d'autres forçats.

Des vivants se traînaient parmi les morts à la recherche d'un peu d'air, d'une mie de nourriture, d'un soupçon de vie.

Parfois, les rats s'acharnaient à arracher sur ces os un lambeau de peau desséchée. Quand le nombre de cadavres s'accroissait, quand l'air empesté devenait intenable, le chariot à fond plat était amené. On y chargeait pêle-mêle les misérables dépouilles et on allait les précipiter dans la fosse commune, charnier sans nom que vous avez pu voir à l'écran ou sur une quelque illustration.

Cependant, après avoir brisé le dernier sursaut des Allemands, les alliés avaient repris leur marche en avant. Chaque jour, ils se rapprochaient de nous. D'intenses bombardements faisaient trembler nos baraquements. Un beau jour, la canonnade se mêla aux fracas des bombardements. Anxieusement, nous écoutions mais nous nous tenions cois dans les baraquements car les S.S. nous avaient promis de nous tuer tous plutôt que de nous voir libérés.

Le 29 avril, le bruit courut que les Américains se trouvaient aux approches du camp. Malgré tous les signes précurseurs, nous ne pouvions croire à cette nouvelle. Les alliés se trouvaient là, tout près et des hommes mouraient encore. D'autres râlaient et questionnaient d'une voix éteinte. « Ils sont là. C'est bien vrai ? » Pauvres camarades, pour eux, il était trop tard.



Tout à coup, nous vîmes un grand drapeau blanc hissé au sommet du grand mât. On croyait rêver cette fois, il ne fallait plus douter : « Ils étaient là ». Quant à 5 h 40 de l'après-midi, les Américains de la 7<sup>ème</sup> armée du général Patch firent leur entrée dans le camp, un groupe de S.S. fanatiques ouvrit le feu sur ces hommes trop confiants, trompés par le drapeau blanc, symbole de la reddition. Les boches n'en étaient pas à se gêner pour une trahison mais quand ils se rendirent compte de l'inutilité de leur entêtement, quand ils apprirent que le camp était complètement cerné, ils laissèrent tomber les armes et levèrent les bras.

Animés, d'une juste colère, les Américains appliquèrent

## Nouvelles

sur le champ une loi rigoureuse, tous ces assassins traîtres et cruels furent impitoyablement abattus.

Alors un vent de folie déferla sur le camp. On pleurait, on chantait, on riait. L'Internationale retentit, chantée par mille voix et mille voix empreintes de la même fièvre, du même délire. Des hommes qui ne se comprenaient pas, Grecs, Russes, Hollandais, Français, Belges, Yougoslaves, Italiens, Polonais, tous les peuples d'Europe communiaient dans une clameur immense. Et ce chant où se mêlaient des voix chevrotantes, altérées, déchirantes ou presque éteintes, où la langue latine répondait aux accents nordiques, aux intonations slaves, ce chant atteignait une grandeur, une noblesse jamais égalée, inoubliable.

Des hommes à genoux pleuraient sans retenue. Auraient-ils pu se tenir debout ? Au summum de l'émotion, des malheureux perdirent la raison, leur état physique et moral ne pouvait supporter une telle débauche de joie, d'allégresse. Déjà, les Américains s'empressaient, leur service de santé prit immédiatement et selon les possibilités, les mesures que requérait la situation. Il fallait disputer à la mort de pauvres diables délirant de bonheur sans savoir qu'ils allaient mourir.

Il fallait aussi s'assurer des S.S. qui se cachaient encore dans le camp. C'est ainsi que nous assistâmes à l'arrestation du chef de la baraque 4 block 27. J'avais eu personnellement à souffrir des agissements de ce bourreau dont j'ai oublié le nom et j'ignore ce qu'il est devenu.

Un parfum mielleux de cigarettes nous enivrait. Oh, comme nos poitrines desséchées se dilataient. Avec quel tremblement nous avons puisé dans les paquets que nous tendaient avec pitié ces grands garçons qui, souvent pleuraient avec nous. Avec quelle volupté... non, c'est impossible à décrire. Une cigarette, ce n'est rien, n'est-ce pas. Et ... pourtant.

Rapidement, le camp prit un autre aspect. Les drapeaux de toutes les nations alliées flottaient sur tous les baraquements. Qui les avait confectionnés et par quels moyens ? Cela tenait du prodige. Drapeaux effilochés, couleurs déteintes comme on reconnaissait les figures des grands chefs alliés apparues comme par enchantement sur de gigantesques panneaux sommairement dressés Où donc se nichaient les artistes qui les avaient brochés ? Et ces inscriptions que les forçats libérés traçaient sur tout ? Où trouvaient-ils la force de s'atteler à cette tâche ?

Un homme a la vie dure, Monsieur mais parfois, elle tient à peu de chose. Deux jours après l'arrivée des Américains notre camarade Frans Boeykens mourut sur un brancard alors qu'il se berçait déjà du bonheur de retrouver sa femme et ses gosses.

Nous avons vécu pendant quinze jours sur les vivres abandonnés par les Allemands et de plus, les Américains distribuaient largement des produits de qualité dont nous n'avions plus connaissance depuis si longtemps ;

Le 13 mai 1945, je fus rapatrié par Liège, Namur, Charleroi. Pour rentrer chez moi, je pris le tramway qui passe à Marchienne-au-Pont à l'endroit même où je fus abattu le 23 décembre 1942.

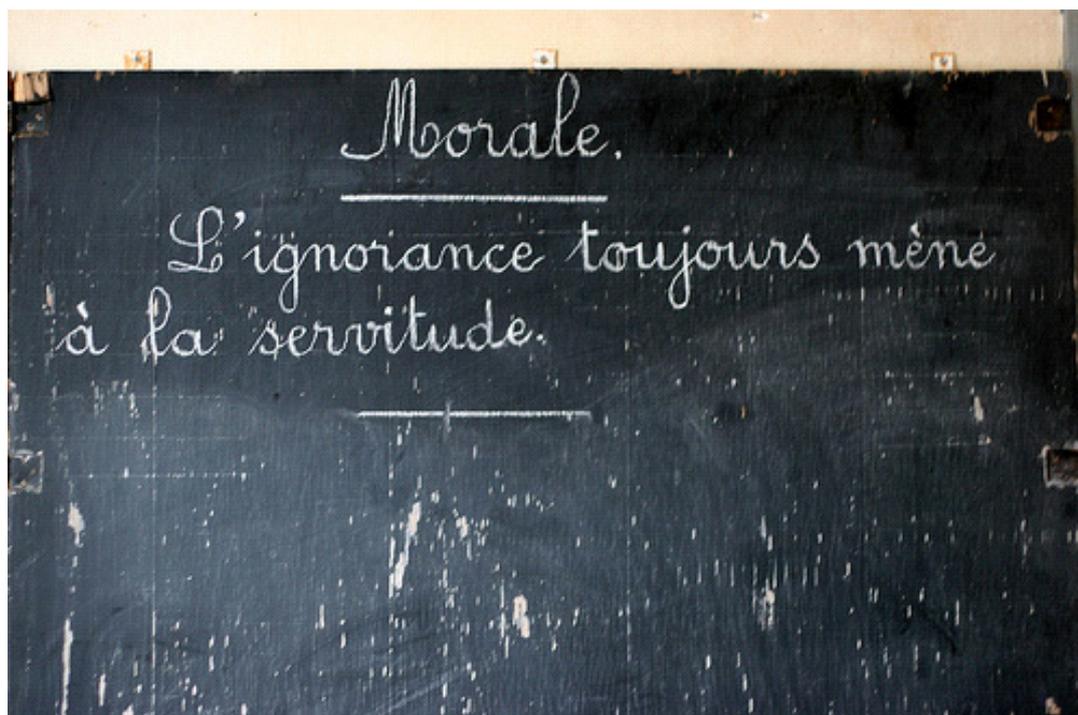
Le croiriez-vous ? Arrivé là-bas, je ne pus m'empêcher de frissonner, un malaise soudain m'envahit. L'abominable souvenir : deux ans et cinq mois s'étaient écoulés. Quelques jours après mon retour et en vue de de me soumettre à certaines formalités, je partis à la recherche de diverses attestations. Je me rendis d'abord aux Ateliers Germain où les ouvriers, témoins de l'affaire du 23 décembre 42 restèrent médusés à mon apparition. Ils me croyaient mort depuis longtemps. Le docteur Sœur, chez qui, je me suis présenté un peu plus tard fut, lui aussi, très étonné de me revoir. Si je n'avais eu en ma possession les preuves irréfutables de mes aventures, je n'aurais pas osé vous en parler. Ma femme est revenue, fort heureusement des bagnes pour femmes où les nazis... Mais ceci est une autre histoire, elle vous la racontera elle-même une autre fois.

## SOCIÉTÉ

### **Baisse du QI, appauvrissement du langage et ruine de la pensée**

L'effet de Flynn du nom de son concepteur, a prévalu jusque dans les années 1960. Son principe est que le Quotient Intellectuel (QI) moyen ne cesse d'augmenter dans la population. Or depuis les années 1980, les chercheurs en sciences cognitives semblent partager le constat d'une inversion de l'effet Flynn, et d'une baisse du QI moyen.

La thèse est encore discutée et de nombreuses études sont en cours depuis près de quarante ans



Sans mots pour construire un raisonnement la pensée complexe chère à Edgar Morin est entravée, rendue impossible. Plus le langage est pauvre, moins la pensée existe.

L'histoire est riche d'exemples et les écrits sont nombreux de Georges Orwell dans 1984 à Ray Bradbury dans Fahrenheit 451 qui ont relaté comment les dictatures de toutes obédiences entravaient la pensée en réduisant et tordant le nombre et le sens des mots. Il n'y

sans parvenir à apaiser le débat. Il semble bien que le niveau d'intelligence mesuré par les tests de QI diminue dans les pays les plus développés, et qu'une multitude de facteurs puissent en être la cause.

A cette baisse même contestée du niveau moyen d'intelligence s'ajoute l'appauvrissement du langage. Les études sont nombreuses qui démontrent le rétrécissement du champ lexical et un appauvrissement de la langue. Il ne s'agit pas seulement de la diminution du vocabulaire utilisé, mais aussi des subtilités de la langue qui permettent d'élaborer et de formuler une pensée complexe.

La disparition progressive des temps (subjonctif, passé simple, imparfait, formes composées du futur, participe passé ...) donne lieu à une pensée au présent, limitée à l'instant, incapable de projections dans le temps. La généralisation du tutoiement, la disparition des majuscules et de la ponctuation sont autant de coups mortels portés à la subtilité de l'expression. Supprimer le mot « mademoiselle » est non seulement renoncer à l'esthétique d'un mot, mais également promouvoir l'idée qu'entre une petite fille et une femme il n'y a rien.

Moins de mots et moins de verbes conjugués c'est moins de capacités à exprimer les émotions et moins de possibilité d'élaborer une pensée.

Des études ont montré qu'une partie de la violence dans la sphère publique et privée provient directement de l'incapacité à mettre des mots sur les émotions.

a pas de pensée critique sans pensée. Et il n'y a pas de pensée sans mots. Comment construire une pensée hypothético-déductive sans maîtrise du conditionnel ? Comment envisager l'avenir sans conjugaison au futur ? Comment appréhender une temporalité, une succession d'éléments dans le temps, qu'ils soient passés ou à venir, ainsi que leur durée relative, sans une langue qui fait la différence entre ce qui aurait pu être, ce qui a été, ce qui est, ce qui pourrait advenir, et ce qui sera après que ce qui pourrait advenir soit advenu ? Si un cri de ralliement devait se faire entendre aujourd'hui, ce serait celui, adressé aux parents et aux enseignants : faites parler, lire et écrire vos enfants, vos élèves, vos étudiants.

Enseignez et pratiquez la langue dans ses formes les plus variées, même si elle semble compliquée, surtout si elle est compliquée. Parce que dans cet effort se trouve la liberté. Ceux qui expliquent à longueur de temps qu'il faut simplifier l'orthographe, purger la langue de ses « défauts », abolir les genres, les temps, les nuances, tout ce qui crée de la complexité sont les fossoyeurs de l'esprit humain. Il n'est pas de liberté sans exigences. Il n'est pas de beauté sans la pensée de la beauté.

**Christophe Clavé**

**Professeur de stratégie & management INSEEC  
SBE**

**Extrait du blog AGEFI.com**

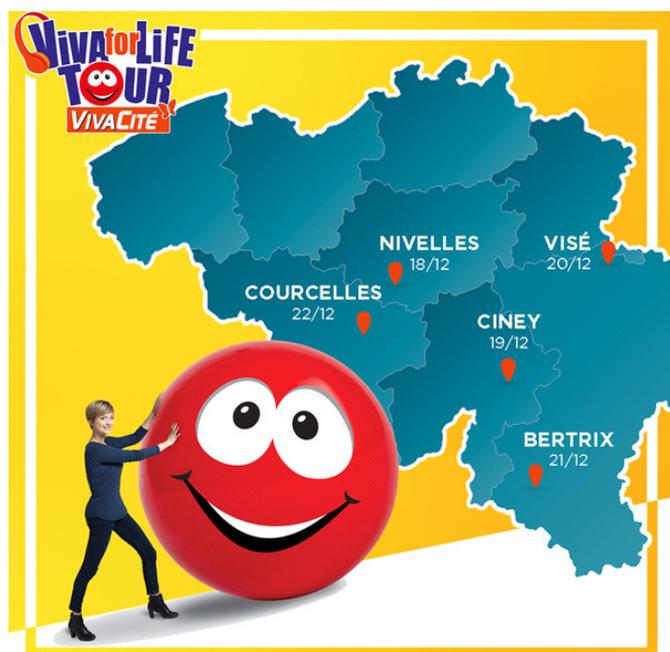
## Carte blanche : de la lutte contre la pauvreté infantile, ou l'art d'instrumentaliser la pauvreté

Viva for Life entame sa campagne d'appels aux dons pour tenter d'endiguer la pauvreté infantile en Wallonie et à Bruxelles. L'œuvre est utile et part d'un très bon sentiment. Seulement, elle ne doit pas faire oublier que les mécanismes structurels de la pauvreté.

Viva for Life, son cube, ses appels aux dons, l'émotion, et les chèques de certain•e•s de nos ministres sont un grand moment de générosité et permettent de rappeler à chacun•e l'intolérable réalité de la pauvreté des familles et des services avec les conséquences qu'en subissent les enfants dans des proportions dramatiques en Wallonie et à Bruxelles. Même avec l'apport d'artistes qui touchent au cœur des gens, rien n'y fait, la pauvreté reste croissante. Le don ne suffit pas, le don n'a jamais suffi, le don ne peut suffire...

### Un refus de responsabilité collective

Depuis Galbraith (1), on connaît tous les artifices de « l'art d'ignorer les pauvres » utilisés au cours des siècles pour se prémunir contre toute mauvaise conscience envers les pauvres. Ils fonctionnent encore à merveille. D'abord, refuser la responsabilité collective qui est à l'origine de la pauvreté.



C'est subtilement que les appels à la charité individuelle viennent confirmer par l'absurde le refus de la responsabilité collective et politique dans la lutte contre la pauvreté.

Ensuite, il s'agit d'inciter à considérer que les aides publiques rendent un mauvais service aux pauvres, les maintiennent dans leur situation et dans l'assistance ! Le grand public ne peut que s'émouvoir de constater combien tout le monde se soucie du sort des pauvres enfants. Il peut, lui, passer son chemin. D'autres s'en occupent, sans que ça ne lui coûte... Une fois le moment de générosité terminé, place à l'émotion suivante, sans réforme structurelle qui passerait, notamment, par le relèvement des aides publiques.

Enfin, pour ignorer les pauvres, il faut les renvoyer à leur libre choix. Ici, ça devient plus compliqué, l'édifice anti-pauvres est ébranlé. Un enfant a-t-il librement choisi sa pauvreté ? Aider les enfants sans aider les parents, est-ce possible, souhaitable ? Non bien sûr. Mais c'est plus difficile à assumer politiquement. Alors on ment. On dit s'en préoccuper, mais les faits l'attestent, on n'en fait rien.

### Pour un partage plus juste des richesses

« On » ? On, ce sont les responsables politiques qui disent trop souvent qu'il•elle•s ne parviennent pas à lutter contre la pauvreté, et particulièrement celle des enfants, parce que l'essentiel des politiques structurelles dépendent du niveau fédéral. Nous-mêmes, syndicats et associations, ne cessons d'appeler à des politiques structurelles de lutte contre la pauvreté, qui passent essentiellement par des revenus du travail, de Sécurité sociale et d'aide sociale mieux financés dans un cadre de partage des richesses plus juste.

### Place aux actes !

Mais la Belgique, ce sont aussi des gouvernements régionaux et communautaires ! Quid en matière d'enseignement, de petite enfance, d'aide à la jeunesse ? Quid en matière de logement, d'accès à la culture, au sport, au transport en commun, à l'énergie ? Si les déclarations de politiques régionales tant en Wallonie qu'à Bruxelles sont prometteuses, il faudra cette fois qu'elles soient suivies d'actes, principalement pour réduire les inégalités et lutter contre la pauvreté des familles. Nous sommes conscients de la situation budgétaire des entités fédérées mais sans moyens dédiés à ces enjeux à chaque niveau de pouvoir, les textes politiques ne seront que des vœux pieux.

La Déclaration de politique communautaire, grande promesse pour la législature de la Fédération Wallonie-Bruxelles, s'engage même à disposer d'un plan quinquennal de lutte contre la pauvreté en collaboration avec les acteur•rice•s du secteur, ciblant en particulier la pauvreté infantile. Avec la « Plateforme de lutte contre la pauvreté des enfants et de leurs familles », qui réunit 40 organisations syndicales et associatives, nous estimons que ce plan doit être concerté avec les populations concernées et les associations qui les représentent, ainsi que les opérateur•rice•s de terrain.

La pauvreté résulte d'un choix politique, ou de l'absence de choix. Pour que Viva for Life ne soit pas qu'un artifice subtil dans l'art d'ignorer les pauvres, il faut mettre la priorité politique dans la lutte contre la pauvreté, en luttant contre les inégalités, contre un système économique qui les produit, et ainsi améliorer le sort de trop de nombreuses familles et de leurs enfants. Il y a urgence !

(1) John Kenneth Galbraith, 1908 – 2006 (à 97 ans),  
**un économiste américano-canadien.**

### **Un collectif de signataires du monde syndical et associatif :**

\*Signataires : Anne-Marie Andrusyszyn, CEPAG, mouvement d'éducation populaire ; Marc Becker, CSC francophone ; Jean Blairon, RTA ASBL ; Paul Blanjean, président des Equipes Populaires ; Thierry Bodson, FGTB wallonne ; Mario Bucci, Centre d'information et d'éducation populaire ; Les Centres Régionaux pour l'Intégration ; Nicolas De Kuyssche, Le Forum – Bruxelles contre les inégalités ; Benjamin Delfosse, Latitude Jeunes ; Sarah de Liamchine et Denis Dargent, Présence et action culturelles ; André Denayer, ATD Quart Monde ; Ariane Estenne, Mouvement ouvrier chrétien ; Jean Hermesse, Mutualité chrétienne ; Aurore Kesch, Vie Féminine ; Jean-Pascal Labille, Solidaris ; Christine Mahy, Réseau wallon de lutte contre la pauvreté ; Yves Martens, Collectif Solidarité contre l'exclusion ; Fred Mawet, ChanGements pour l'égalité ; Ouiam Messaoudi, Association socialiste de la personne handicapée ; Claudio Pescarollo, Réseau des BébéBus ; Noémie Van Erps, Femmes prévoyantes socialistes.

## **Et si on mangeait les bébés pauvres ?**

En 1729, Jonathan Swift publiait un pamphlet intitulé

« Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public » dans lequel il suggérait que, dorénavant, il serait socialement utile d'avoir recours au cannibalisme : pour résoudre la vague de misère terrible qui s'était abattue dès le début du XVIIIe siècle sur l'Irlande, il incitait tout simplement à acheter et ensuite manger les enfants pauvres. Texte d'une ironie cinglante, cette « modeste proposition » visait à démontrer l'absurdité de penser des solutions à la pauvreté qui ne passent pas par une remise en question profonde des structures de la société et des politiques fiscales.

Aujourd'hui, la RTBF propose l'action « Viva for Life » où il s'agit de s'inquiéter du sort des « bébés qui vivent sous le seuil de pauvreté ». Des animateurs qui jeûnent, des personnalités qui font leur publicité, le tout prend tous les atours d'une action pseudo-humanitaire de saison<sup>1</sup> : entre le foie gras et les huîtres, ça va pleurer dans les chaumières... augmentation d'audimat garantie pour les médias publics. Bien sûr, le débat sur les raisons structurelles de la pauvreté infantile est en grande partie évacué de ces actions de communication. Pourtant, comme le rappelait encore récemment un rapport du Délégué Général aux Droits de l'Enfant<sup>2</sup>, la lutte contre la pauvreté n'a aucun sens si elle ne s'intéresse pas aux sources de l'exclusion !

Il y a quelques mois, par la voix de Claude Emonts, Président de la fédération des CPAS wallons, un appel au secours était lancé : la décentralisation de l'état fédéral ne s'accompagne du transfert de moyens nécessaires pour que l'institution qui sert, en Belgique, de « dernier filet » de solidarité, puisse assumer ses missions de plus en plus nombreuses. Le silence du fédéral et de la direction des partis politiques face à cet appel désespéré fut assourdissant. Pourtant, il y a là une réalité concrète : en définançant les CPAS, on organise pratiquement leur incapacité à remplir le prescrit constitutionnel au cœur de leur action : permettre à tout citoyen – et donc aussi « aux bébés » – de vivre dignement.

Plus fondamentalement, il convient de rappeler une évidence trop souvent ignorée : la Belgique est un pays riche, très riche même. S'il y a de plus en plus de pauvres dans notre pays (et donc, fatalement, un nombre croissant de « bébés vivant sous le seuil de pauvreté »), c'est aussi parce que la distribution des richesses devient de plus en plus inégalitaire dans le royaume ! Peut-être est-ce justement là que réside la clé de la lutte contre la pauvreté, bien plus que dans les mesures de contrôle, de sanction et d'exclusion des plus démunis adoptées par les majorités gouvernementales depuis le début des années 2000.



Bien sûr, certains répondront que les actions de charité – comme « Viva for Life » – permettent aux plus riches de redistribuer un peu de leur fortune. Mais en réalité, ce genre d'actions touche surtout les classes moyennes et populaires, ne fût-ce que par le type de médias qui diffusent la « bonne parole » : concrètement, ce sont les classes sociales les plus taxées qui donnent le plus pour les actions de solidarité. De plus, et comme l'ont rappelé les sociologues français Michel et Monique Pinçon-Charlot dans leur récent ouvrage « La violence des riches<sup>3</sup> », nous vivons dans une société qui valorise à un tel point la réussite individuelle qu'elle renforce dramatiquement ce que Pierre Bourdieu appelait la « théodicée des privilèges » : le fait que les plus aisés considèrent leurs privilèges comme « naturels », comme la preuve de leurs « mérites ». Les récents déboires de la direction de Belgacom nous ont donné d'excellents exemples de la manière dont s'opère la déconnexion qui mène à un véritable « mépris de classe », à une violence explicite des plus nantis envers les plus démunis. Il est illusoire d'attendre de personnes à ce point prisonnières de leur ego – d'autant plus « gonflé » que l'air du temps est à la célébration des « grands décideurs », de « ceux qui ont réussi » – qu'elles puissent jusqu'à s'interroger sur le sort de leurs contemporains.

En sortant la question proprement politique de l'égalité sociale et économique de celle de la pauvreté infantile (« des bébés »), des actions comme « Viva for Life » contribuent au final à ancrer l'idée que la pauvreté est inexorable... Une sorte de « mal nécessaire » mais qui ne devrait toucher, dans l'idéal, que les citoyens

au-delà d'un certain âge. Aidons « les bébés », mais surtout, ne nous occupons pas des parents, exclus récemment du chômage suite aux réformes menées par le gouvernement Di Rupo, alors même que les destructions d'emplois se sont multipliées en Belgique (d'Arcelor-Mittal à Ford Genk qui, après s'être gorgés de subsides publics, s'en vont exploiter ailleurs) : s'ils n'ont pas de job, c'est qu'ils n'ont pas « fourni tous les efforts » nécessaires à la « réussite » !

Bien sûr, pour les associations qui bénéficieront de l'action, c'est une véritable aubaine, surtout à l'heure où le secteur associatif est lourdement touché par les plans d'austérité. Et nul doute qu'elles trouveront là un bien utile « ballon d'oxygène » pour continuer à mener à bien leur indispensable action – d'autant plus indispensable que les pouvoirs publics se désinvestissent concrètement de la lutte contre la pauvreté. Le problème, c'est qu'il ne suffira bientôt plus d'une grande messe de charité – fût-elle orchestrée par Pascal Obispo et des animateurs extrêmement populaires – pour réussir à colmater les brèches de notre système social et à contrebalancer les pertes drastiques de subsides publics. D'autant que pour éviter la lassitude de l'audience, la RTBF aura tout intérêt à changer de thème chaque année (à ce sujet, remarquons que de très nombreux chatons, pourtant parfaitement adorables et hautement télégéniques, vivent sous le seuil de pauvreté).

Au final, au rang des mesures qui se refusent à examiner profondément les structures de notre société,

la proposition de Swift est sans doute bien plus efficace que ne l'est une action de charité médiatique telle que « Viva ». Et si, plutôt que de donner de l'argent aux bébés pauvres, chaque ménage mieux doté rachetait un bébé en guise de dinde de Noël ? Tous ensemble, nous aurons alors répondu définitivement au problème de la pauvreté des bébés !

**Ce billet a été repris comme tribune libre dans le Journal du Droit des Jeunes No. 321 : <http://www.jdj.be/jdj/index.php>**

Notes

1. Voir aussi la carte blanche d'Irène Kaufer sur la site de la Libre Disponible sur le site du DGDE, en cliquant ici
2. Michel Piçon et Monique Piçon-Charlot, La violence des riches, Paris, Zones, 2013 .

## Première victoire pour les « tests abeilles » : le Parlement recadre la Commission

Mobilisés par POLLINIS, et quelques ONG, les députés européens ont rejeté un texte de la Commission qui reportait à nouveau l'adoption des « tests abeilles ». Le veto du Parlement pourrait peut-être sauver ces protocoles qui permettraient de connaître la toxicité réelle des pesticides sur les pollinisateurs avant leur mise sur le marché.

Le 23 octobre dernier, les eurodéputés réunis en

séance plénière ont décidé de s'opposer au projet de règlement de la Commission européenne qui cherchait à reporter indéfiniment l'adoption des « tests abeilles », ces protocoles indispensables pour déterminer enfin la toxicité réelle des pesticides sur les pollinisateurs avant leur mise sur le marché.

Pour Nicolas Laarman, délégué général de POLLINIS, « les députés européens ont pris la mesure du scandale qui se joue autour de l'homologation des pesticides : c'est l'avenir du vivant et le processus démocratique européen qui sont en jeu ». En effet, les « tests abeilles » pourraient pallier les graves lacunes du système d'homologation : les failles de ce processus permettent actuellement à de nombreux pesticides nocifs pour les abeilles et les pollinisateurs sauvages d'être homologués ou renouvelés.

Les députés européens ont pris la mesure du scandale qui se joue autour de l'homologation des pesticides : leur veto ouvre la voie d'une réelle protection des pollinisateurs.

## Les lobbys entre opacité et sabotage

Établis par l'autorité sanitaire européenne (EFSA) en 2013 sur demande de la Commission européenne, ces protocoles n'ont jamais été appliqués. Depuis six ans, ils sont bloqués par le SCoPAFF, un comité bruxellois qui réunit les représentants des États membres. Alors qu'ils ont été présentés plus de vingt-cinq fois à l'ordre du jour de ce comité, une majorité de pays se sont toujours opposés à leur adoption.

En coulisse, l'agrochimie met tout en œuvre, avec grand succès jusqu'ici, pour bloquer ces protocoles qui compromettraient la commercialisation de la majeure partie de ses produits en Europe. L'industrie bénéficie



pour cela de la complaisance de certains pays et exerce une pression continue sur la Commission européenne.

En juillet dernier, le SCoPAFF a finalement voté un texte réclamé par l'industrie agrochimique contenant une version réduite de ces protocoles. Ce texte reportait à plusieurs années l'adoption de tests-clés permettant d'évaluer notamment la toxicité chronique des pesticides, les effets toxiques sur les larves, les abeilles sauvages et les bourdons...

### Une première victoire

Le 23 octobre 2019, les eurodéputés ont cependant choisi de rejeter cette version édulcorée des « tests abeilles ». Cette résolution a été adoptée à la majorité absolue, avec 533 voix pour, 67 contre et 100 abstentions. Le Parlement européen estime ainsi qu'il est « totalement inacceptable que les États membres s'opposent à la mise en œuvre complète des orientations de l'EFSA de 2013 ».

Il a constaté que le projet de règlement de la Commission demeurerait « silencieux en ce qui concerne la toxicité chronique pour les abeilles communes ainsi que la toxicité pour les bourdons et les abeilles solitaires », qu'il ne correspondait pas « aux évolutions les plus récentes des connaissances scientifiques et techniques », et mettait en cause l'objectif « d'assurer un niveau élevé de protection de la santé animale et de l'environnement ».

Reste à savoir quelle suite la Commission va donner à ce camouflet. Le Parlement lui a en tout cas enjoint de présenter « une nouvelle législation fondée sur les dernières connaissances scientifiques et techniques ».

### Blog de l'association POLLINIS

## En Ethiopie, les petites mains de H&M ou Calvin Klein gagnent 23 euros par mois

Les Ethiopiens sont les travailleurs les moins payés de l'industrie mondiale du vêtement, loin derrière le Bangladesh.

Les salariés des usines de vêtements d'Ethiopie, qui travaillent pour des marques comme Guess, H&M ou

Calvin Klein, sont les moins bien payés au monde, avec seulement 26 dollars (23 euros) par mois, selon un rapport rendu public mardi 7 mai.

L'Ethiopie, qui ambitionne de devenir le principal centre manufacturier du continent, a séduit les investisseurs en mettant en avant la disposition des salariés à travailler pour moins du tiers du salaire des travailleurs du Bangladesh, affirme le rapport du Centre Stern pour les affaires et les droits de l'homme de l'université de New York. Selon cette étude intitulée « Fabriqué en Ethiopie : les défis de la nouvelle frontière de l'industrie du vêtement », les salariés du Bangladesh, notoirement mal payés, gagnent 95 dollars par mois, ceux du Kenya 207 dollars et ceux de Chine 326 dollars.

« Plutôt que la force de travail docile et bon marché promue en Ethiopie, les fournisseurs basés à l'étranger ont rencontré des employés qui sont malheureux de leur rémunération et de leurs conditions de vie et qui veulent de plus en plus protester en cessant le travail ou même en démissionnant, déclare le directeur adjoint du centre, Paul Barrett. Dans leur empressement à créer une marque "made in Ethiopia", le gouvernement, les marques mondiales et les fabricants étrangers n'ont pas prévu que le salaire de base était tout simplement trop faible pour que les travailleurs puissent en vivre. »

### Grèves à répétition et fort turn-over

Selon le rapport, les salariés de la confection, parmi lesquels de nombreuses femmes, ont du mal à s'en sortir, sont très peu formés et des conflits culturels les opposent aux dirigeants des usines, originaires d'Asie. L'étude s'est penchée sur le parc industriel d'Hawassa (sud), l'un des cinq centres industriels inaugurés par le gouvernement depuis 2014, qui emploie 25 000 personnes et fabrique des vêtements pour des marques du monde entier. A terme, environ 60 000 personnes devraient y travailler. Des entreprises chinoises, indiennes et sri-lankaise ont ouvert des usines dans ce parc.



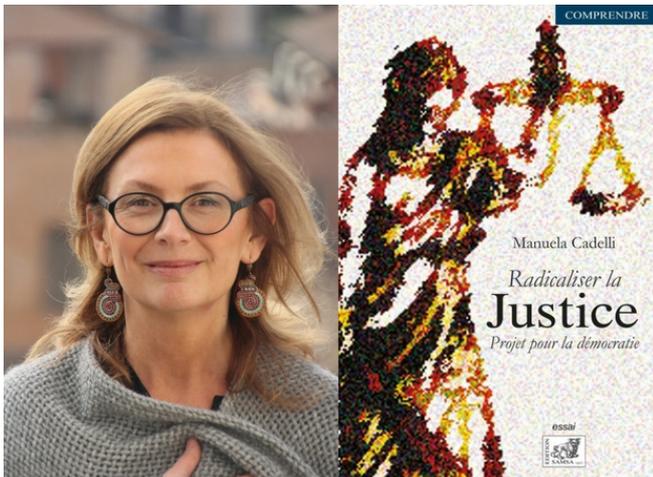
Le gouvernement espère que les exportations de vêtements, qui représentent actuellement 145 millions de dollars par an, vont grimper à environ 30 milliards. Un objectif qui « paraît irréaliste », selon le rapport, ne serait-ce que parce que les bas salaires ont entraîné une productivité médiocre, des grèves à répétition et un fort turn-over. Des usines ont remplacé l'intégralité de leurs salariés tous les douze mois en moyenne, indique le rapport.

L'Éthiopie est le deuxième pays le plus peuplé d'Afrique, avec quelque 105 millions d'habitants qui vivent encore largement de l'agriculture et sont confrontés à des sécheresses et à la pauvreté. Le Centre Stern appelle le gouvernement éthiopien à instaurer un salaire minimum et à élaborer un plan économique à long terme pour renforcer l'industrie du vêtement.

**Le Monde avec AFP**

### **Manuela Cadelli (Association syndicale des Magistrats): « Nous avons une justice qui n'est plus indépendante, parce que l'austérité la cadenasse »**

**Juge au tribunal de Première instance de Namur et Présidente de l'Association syndicale des Magistrats, Manuela Cadelli était l'invitée du Grand Oral RTBF/Le Soir. Elle s'exprimait, notamment, sur l'état de la justice belge aujourd'hui et de l'austérité qui n'épargne pas le système judiciaire.**



La justice est devenue un luxe : c'est une phrase que l'on entend souvent du côté des avocats, juges et magistrats en général, ces dernières années. Le domaine est mal financé, les infrastructures tombent en ruines et tout est cher pour les citoyens qui ont besoin de se défendre.

### **L'austérité freine la justice, et donc la démocratie**

« L'austérité, en soi, empêche l'efficacité. » Une manière, de la part de Manuela Cadelli, de mettre en lumière tout ce qui freine, aujourd'hui, le système judiciaire belge. Pourtant, les promesses électorales annoncent plutôt une trésorerie en renaissance. Des promesses de refinancement, notamment grâce à un nouvel impôt des grosses entreprises, mais Manuela Cadelli n'est pas dupe. Et elle continue d'ailleurs d'associer directement les problèmes de financement de la justice à des problèmes de démocratie. « Nous avons une justice qui n'est plus indépendante parce que nous avons une austérité qui la cadenasse, elle cadenasse l'action, et elle n'est plus accessible à tous. Pour faire appel, il faut sortir 400 euros. La TVA sur les frais de justice est à 21%. Tout est trop cher. Et des dossiers sont classés sans suite par manque de moyens. Il faut un plan Marshall pour la justice. »

### **Elle a dit**

Au sujet de sa visibilité : « Faire le buzz, faire du bruit, c'est nécessaire pour militer et se faire entendre pour promouvoir quelque chose de plus grand que soit, au nom du justiciable. »

Sur la question du traitement des politiques en justice : « Les hommes politiques ne sont pas tenus par cette culture, ils peuvent estimer qu'ils sont présumés innocents et continuer à travailler. Je ne vois pas où est le problème. »

« La pression politique au sens où on l'entend dans les pires cauchemars démocratiques, à savoir un ministre qui téléphone, c'est assez rare. Mais on peut essayer d'éviter tel juge dans telle affaire délicate. C'est possible, puisque désormais les juges sont mobiles. C'est pour ça que nous nous sommes opposés à cette procédure. »

À propos du retour des combattants de l'état islamique : « On doit récupérer nos nationaux, la question ne se pose pas. La loi est la même pour tous, donc on doit les juger en Belgique et ne pas les exposer à des

juridictions dont nous ne sommes pas certains qu'elles appliquent nos principes démocratiques. La démocratie et les libertés ne sont pas applicables à géométrie variable. Il y a cette tentation démagogique de dire « laissons les là-bas et peu importe ce qui leur arrivera ». C'est inimaginable. C'est un défi majeur pour nos démocraties. C'est aussi un principe de philosophie politique : le pire d'entre nous témoigne du pire en nous. La démocratie donne toujours l'occasion de défendre l'évidence de l'indéfendable dans le cadre d'un débat contradictoire. »

Au sujet de la justice : « C'est important dans une démocratie d'avoir une justice efficace et accessible à tous. Des critères qui ne sont plus rencontrés aujourd'hui. »

« Il faut changer la manière de budgétiser la justice. Ça ne doit plus être la parente pauvre. L'avantage de ces cinq dernières années, c'est qu'on a fait tellement de bruit, qu'à la fin tout le monde a bien conscience de la situation, y compris dans le monde politique, que c'est terminé de rigoler avec la justice ! »

**Lucie Hermant**

**Extrait de info RTBF**

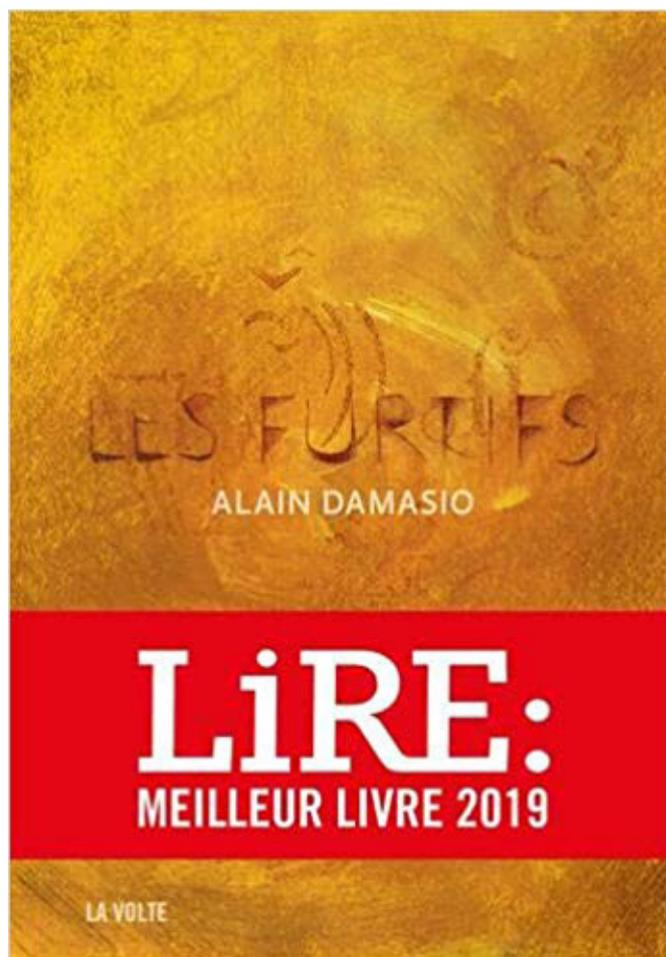
### LES FURTIFS

Alain Damasio vient de faire paraître son dernier ouvrage : «Les Furtifs»... Le monde qu'il nous dépeint est glaçant...

Ce roman de science-fiction se déroule dans un futur proche, une vingtaine, une trentaine d'années, pas beaucoup plus. Nous sommes entrés de plain-pied dans la société de la traçabilité maximale : la France que nous connaissons est un pays transformé, dont les villes ont été privatisées. Le groupe télécom Orange s'est ainsi offert la ville du même nom, tandis que Paris appartient à LVMH. Lyon est devenu Neslyon

Au menu, Big Data et contrôle absolu : bienvenue dans le pays de l'accessibilité, où les riches disposent de droits spécifiques pour arpenter rues, squares et quartiers qui ont pour nom : rue Moët et Chandon, square Christian Dior, quartier Louis Vuitton, Chanel... Tandis que les pauvres, eux, sont privés de circulation...

Dans cette société quadrillée poussée à son extrême se



retrouvent les Furtifs. «Votre angle mort est leur lieu de vie», dit-on. Leur existence est d'ailleurs remise en cause : sont-ils des humains, des animaux — ou même des êtres vivants? Ils semblent capables d'absorber la matière, mais, si l'on parvient à les voir, ils se pétrifient et meurent.

Bien entendu, un tel potentiel ne saurait rester inexploité pour l'homme et l'armée traque ces créatures, ayant formé des équipes de chasseurs avec des spécialités propres. Les liens s'opèrent définitivement entre les thèmes damasiens par excellence et les œuvres passées.

Mais est-ce de la science-fiction ou une prophétie prémonitoire. Au train où le libéralisme agence notre existence, on est en droit de se le demander. Après la restauration de la basilique Notre-Dame, ravagée par un incendie, verra-t-on fleurir des panneaux publicitaires s'afficher dans l'église : «avec les remerciements des généreux donateurs» suivi du nom des entreprises donatrices ...

**Freddy Guidé**